Prix : 50 centimes.

LES PETITS-PARIS

PAR

LES AUTEURS DES MÉMOIRES DE BILBOQUET

Paris - Boursier



PARIS. — 1854

LIBRAIRIE D'ALPHONSE TARIDE

GALERIE DE L'ODÉON



PARIS-BOURSIER

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9

PARIS-BOURSIER.

I.

Qui je suis.

Je me nomme Claude-Philibert Lagingeole, financier de naissance, moraliste de tempérament, homme de lettres de hasard. Je suis né à Paris, comme Molière et M. de Voltaire. Éreinté, abîmé, surmené par quarante ans d'agiotage, fruit sec de la spéculation, je renonce à une carrière ingrate, et je me lance dans la philosophie. C'est la dernière ressource de ceux qui n'en ont plus.

Les livres de haut enseignement, me suis-je dit sont rares par le temps qui

court; partout la fantaisie remplace la morale, le caprice détrône l'observation ; il est temps de combler le vide que ce travers laissera dans la littérature française ; puisons dans notre expérience les éléments d'un ouvrage instructif, philosophique, amusant, qui mette en lumière un des côtés les plus curieux de l'époque actuelle, et qui serve de leçon à nos petits-enfants. Tel est le but que je me suis proposé en écrivant ce livre sur la Bourse.

Personne, j'ose le dire, n'est plus propre que moi à remplir cette importante mission ; depuis cinquante ans j'ai traversé toutes les phases de la spéculation ; le perron du Palais-Royal m'a vu escomptant les assignats de la République ; j'ai suivi les orageuses destinées de l'agiotage de rue en rue, de carrefour en carrefour, de casino en casino, jusqu'au

jour où, traqué, poursuivi par les sergents de ville, il n'a plus eu que la voûte du ciel pour abri. Je figurerais encore dans les rangs des outlaws du trois pour cent, des Uscoques de la coulisse, si l'âge ne trahissait mon ardeur, si mes jambes affaiblies ne m'exposaient à tomber un de ces jours entre les mains des agents de M. le préfet de police.

Comme on vit difficilement de sa plume dans ce temps-ci, j'ai le projet, pour me créer des ressources plus sûres, de me faire agioteur-consultant, et d'ouvrir un cabinet à l'usage des gens qui veulent se livrer à la spéculation. J'espère que ce livre me servira de réclame. J'entre donc en matière, et je dis à cet éternel jeune homme que j'appelle le public : Suis-moi, et montons ensemble à la Bourse.

II.

Résumé historique, financier, architectural et administratif.

La Bourse ne date guère que de M. de Villèle ; il y avait plus d'initiative et de saint-simonisme qu'on ne le croit généralement dans la tête de ce ministre toulousain ; il voulut convertir la rente, et, sous son règne, les charges d'agent de change se vendirent jusqu'à un million. La spéculation, cependant, bégayait à peine ses premières primes ; les quatre petits milliards de la dette française, les quelques millions de la dette espagnole et de la dette napolitaine, étaient l'alphabet dans lequel elle apprenait à lire. C'était le temps où la province, en proie au préjugé de l'hectare et de l'arpent, ne plaçait ses fonds qu'en terres ou en im-

meubles. On croyait à la ferme, à la maison; on défrichait, on bâtissait, on économisait, pour acheter un lopin de terre à la bande noire; on plaçait la dot de sa femme sur un vieux nid à rats de la rue Quincampoix; on disait d'un homme riche : Il a des terres au soleil et pignon sur rue!

Où étiez-vous alors, bateaux à vapeur, chemins de fer, valeurs industrielles, fonds russes, fonds belges, fonds anglais, fonds autrichiens, fonds piémontais, fonds grecs, fonds de tous les pays, de toutes les origines? Où étiez-vous surtout, crédit foncier, crédit mobilier, comptoir national d'escompte, grandes et petites banques, comptoirs et sous-comptoirs, qui favorisez, activez, triplez, quintuplez la circulation de ces mille valeurs?

Quatre ou cinq banquiers suffisaient

à la tâche que tous les établissements que je viens de citer ont de la peine à remplir. L'imagination fascinée et éblouie s'arrêtait devant les dix millions de M. Laffitte. On se retournait dans les rues pour le voir passer, et on disait : Voilà M. Laffitte, comme on dit aujourd'hui : Voilà Peirère ou Rothschild.

C'est à partir de 1832, après les éloquentes prédications du saint-simonisme en faveur de la réhabilitation de la chair et de l'agiotage, que le pays s'est trouvé tout à fait mûr pour ses grandes destinées financières. En 1837, on vit un élan irrésistible entraîner tous les esprits vers la Bourse ; la création des chemins de fer donna une nouvelle force à cet élan. Ce fut l'ère de Robert Macaire : je ne m'attarderai pas à raconter une histoire que tout le monde connaît. D'ailleurs, Robert Macaire, que j'ai beaucoup connu,

ne serait plus à la hauteur de la situation. Homme de ficelles, d'expédients, de petites ruses, il manquait essentiellement de synthèse et de philosophie ; il ignorait tout le parti qu'on peut tirer de l'économie politique. Robert Macaire s'est présenté à la Bourse en 1852 ; il a essayé de parler encore de mines, d'asphaltes, de bitumes ; mais on lui a répondu que M. Gogo était mort depuis longtemps à Sainte-Périne, et que lui-même n'était qu'un vieux blagueur.

Aujourd'hui le chiffre des valeurs négociables à la Bourse s'élève à environ treize milliards. On voit quels progrès nous avons faits depuis M. de Villèle. Ces treize milliards sont la liste civile de l'agiotage.

La Bourse est un monument quadrilatéral entouré de colonnes corinthiennes, flanqué de statues allégoriques aux

quatre coins; ces statues représentent l'industrie, le commerce, la paix et la justice, à cause du tribunal de commerce qui siége au premier étage. Ce vaste carré fut inauguré en 1826; les négociants et les agents de change de Paris fournirent par souscription une partie des fonds nécessaires à la construction de la Bourse; le gouvernement donna le reste. La Bourse est placée sous la surveillance d'un commissaire de police spécial.

III.

Les petites assises.

L'ancien régime, la République, le Consulat, l'Empire, la Restauration, tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis la monarchie absolue jusqu'à nos jours, ont fait des lois contre

la vente et la négociation des effets commerciables. Il est inutile d'ajouter qu'elles n'ont jamais été exécutées.

Le commissaire de la Bourse a pour mission de veiller à la sûreté intérieure du monument ; il doit faire en sorte que les transactions financières s'opèrent avec toute la décence convenable. Il est chargé de porter à la connaissance du public les nouvelles officielles, de réprimer les écarts de l'imagination souvent trop inventive de MM. les joueurs ; la télégraphie électrique privée est placée sous sa surveillance immédiate. Armé d'un pouvoir discrétionnaire, il peut interdire l'entrée de la Bourse, indéfiniment ou pour un temps déterminé, à quiconque lui paraît mériter ce châtiment. La Bourse est un lieu plein d'individus passionnés dont la fougue a besoin d'être contenue dans de justes

bornes. Que deux champions trop ardents de la hausse et de la baisse en viennent aux mains, comme cela arrive assez souvent, un arrêt du commissaire intervient, les deux combattants sont consignés à la porte et mis à pied pour deux ou trois liquidations.

Magistrat paternel mais impitoyable, le commissaire de la Bourse s'arme quelquefois, au nom de la morale, d'un redoutable pouvoir; j'ai pu moi-même une fois en faire la triste expérience. Je me trouvais dans un de ces moments de prospérité où l'imagination exaltée par le triomphe oublie complétement le passé pour ne songer qu'à l'avenir. Je venais de faire une liquidation magnifique, et j'entrais à la Bourse le front rayonnant, lorsqu'un des gardiens vint m'avertir que le commissaire désirait me parler.

Admis en présence de ce magistrat il m'interpella de la façon suivante :

—Bonjour, monsieur Lagingeole, prenez la peine de vous asseoir. Il paraît que les affaires vont bien.

—Pas mal, et vous, monsieur le commissaire?

— Je suis charmé d'apprendre qu'on ne m'a point trompé. Vous ferez bien de profiter de cette veine pour solder votre arriéré. Ce n'est pas tout de gagner de l'argent, il faut encore payer celui qu'on a perdu. Vous êtes en arrière de plusieurs liquidations ; vos créanciers se sont adressés à moi, ils prétendent que vous gagnez des sommes folles et que vous ne leur donnez pas un sou. Faites taire ces criailleries, croyez-moi, sinon je me verrai dans la triste nécessité de vous interdire l'entrée de la Bourse.

M'interdire la Bourse dans un pareil

moment, c'était signer l'arrêt de ma ruine. Je me décidai à arroser mes créanciers, et je bénis l'intervention toute paternelle du commissaire qui m'avait enfin rendu à moi-même et à l'accomplissement d'un devoir sacré, car j'avais toujours l'intention de payer mes dettes, mais, emporté par le tourbillon des affaires, je n'y songeais pas.

Presque tous les jours, le commissaire rend des jugements semblables. Cela s'appelle passer aux *petites assises*.

Maintenant, avant d'entrer dans la salle, déposez votre canne au contrôle, jetez un coup d'œil dans la loge du concierge, où les coulissiers viennent faire leur correspondance, et gravissez avec moi l'escalier qui conduit à la galerie supérieure; de là nous embrasserons mieux les détails et l'ensemble de ce

grand tableau qui s'appelle la Bourse de Paris.

IV.

La corbeille des agents de change.

Regardez cette balustrade circulaire autour de laquelle une quarantaine d'individus, crient, gesticulent, se regardent d'un air furieux et semblent s'injurier en se menaçant du poing. Saluez, je vous prie, la grande, la célèbre, l'honorable compagnie des agents de change de Paris. Une heure sonne, la Bourse est ouverte, c'est le moment du coup de feu; les agents de change se pressent autour de la balustrade que nous venons de voir et à laquelle on a donné le nom de *corbeille*, sans doute à cause des fleurs qu'elle supporte. Les ordres se succèdent, il faut vendre, il faut acheter. De là ces cris, cette animation qui ne

sont que le paroxysme de l'offre et de la demande, le délire de la pantomime financière. Ceux qui n'ont vu l'agent de change qu'au Gymnase auront certes de la peine à le reconnaître dans cette espèce d'énergumène qui s'agite, qui se démène, qui ébranle les barreaux de fer de la galerie, qui a les cheveux en désordre, le front ruisselant de sueur, la voix glapissante et éraillée. C'est sur le champ de bataille de la Bourse qu'il faut étudier l'agent de change, et non dans les salons de M. Scribe ou de M. de Balzac.

Tel que vous me voyez, avec mon chapeau luisant, ma redingote râpée, mes bottes prêtes à rendre le dernier soupir, j'ai été l'ami de tous ces messieurs, j'ai fait des affaires avec eux, ils m'ont appelé : Mon cher Lagingeole. Je puis montrer encore plus d'une lettre ainsi con-

que : « M. et Mme X. prient M. Laginjeole de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux, mardi prochain, à six heures et demie. » Aujourd'hui pas un de ces gens-là ne me salue. Je les connais bien cependant, et je vais vous les faire connaître. Nous allons commencer par ce gros homme qui vocifère un carnet à la main au centre même de la corbeille.

V.

L'agent de change du destin.

Quelquefois le destin favorise singulièrement les gens.

L'agent au gros ventre dont je veux parler, et que vous voyez là-bas soufflant, suant à grosses gouttes, paraissant à chaque instant sur le point de suffoquer d'apoplexie, c'est l'homme heureux

par excellence, tout lui réussit. L'année dernière, il traitait nombreuse compagnie dans sa charmante villa de Ville-d'Avray, lorsqu'une magnifique calèche attelée de deux chevaux pur-sang s'arrête devant la grille. Une dame d'un certain âge déjà, mais assez belle encore et vêtue avec le plus grand luxe, en descend et se dirige vers la terrasse où un certain nombre d'invités sont déjà réunis.

X..., en amphitryon galant, s'avance au-devant de la visiteuse qui le salue du plus gracieux sourire en lui tendant la main.

L'agent de change la regarde et a l'air de se demander d'où lui vient cette visiteuse charmante, mais qu'il ne connaît pas. La dame voyant cet embarras prononce ces seuls mots : Élisa Dervieux.

A ces mots l'agent de change ne peut s'empêcher de faire une grimace assez

significative. X..., alors jeune, tendre à la fleurette, a fait dans le temps des affaires assez considérables pour une certaine Élisa Dervieux, alors maîtresse d'un prince russe connu par ses nombreuses mines d'or. X... était amoureux, mais il se flattait aussi que le boyard payerait les différences si la fortune ne favorisait point les combinaisons financières de sa beauté, hélas! X... comptait sans l'inconstance des boyards et sans la légèreté des femmes : Élisa eut la faiblesse de se brouiller avec son protecteur la veille même d'une liquidation dans laquelle elle perdait plus de 100 000 francs.

Ce fut l'agent de change qui paya pour le boyard.

Ces souvenirs, on le comprend, ne pouvaient rien avoir de fort agréable pour X...

— Vous n'avez pas l'air très-satisfait de ma visite, mon cher, lui dit Élisa d'un ton fort dégagé; je venais cependant vous demander à dîner sans cérémonie.

— Vous?

— Eh mon Dieu, oui; entre voisins, ne peut-on pas bannir l'étiquette? car je suis votre voisine, mon cher, j'ai acheté la propriété qui touche à la vôtre.

— Le château de Belvéder qui vaut 800 000 francs?

— Précisément.

— Avec toutes ses dépendances?

— Absolument toutes. Je prétends charmer mes loisirs en faisant de l'agriculture en grand, et remplacer la coquetterie par le drainage. Les voyages forment la jeunesse : j'ai appris dans les pays étrangers à penser au solide. A propos de pays étranger, voici ce que j'en rapporte pour vous.

En même temps Élisa Dervieux remit à X... un *souvenir* en cuir de Russie, assez simple d'apparence, mais qui contenait vingt de ces beaux billets rouges sur lesquels flamboie le chiffre 5000 francs.

C'était ce que l'agent de change avait perdu pour elle.

Abandonnée par son boyard, Élisa avait quitté Paris le lendemain même avec un industriel anglais, déjà veuf d'une actrice française. Conduite aux Indes par son industriel elle y était devenue sa femme, et quelques mois plus tard son héritière universelle.

Voici maintenant un fait bien plus extraordinaire encore.

Vous avez sans doute entendu parler, cher lecteur, des embarras de la dernière liquidation. Jamais plus noirs nuages n'avaient assombri le ciel du parquet.

On ne parlait que d'*exécutions*, de fuites, de refus de payement, de sinistres de tous les genres. La veille de la liquidation, un avis officieux prévient X... qu'un de ses plus forts clients, un baissier déterminé, fait ses malles en secret. X... accourt chez notre homme, et le surprend en effet au milieu des préparatifs de son départ ; déjà le commissionnaire avait emporté les malles.

— C'est une infamie! s'écrie-t-il, vous ne partirez pas!

— Que voulez-vous que je fasse ici? répond le client; je suis ruiné. Gardez ma couverture, c'est tout ce qui me reste.

— Vous savez bien qu'elle ne me couvre pas du tout votre couverture; j'ai cru à la garantie de votre honneur et de votre probité.

— Et vous n'avez pas eu tort d'y croire jusqu'à concurrence d'une hausse d'un mois; mais j'espère refaire ma fortune aux États-Unis; plus tard vous serez payé.

— Tout de suite; il vous reste encore des valeurs.

— Pas un Mouzaïa.

— C'est ce que nous verrons demain, car vous allez rester, ou je crie à la garde.

— Criez tout ce que vous voudrez, pour moi je m'esquive, l'heure presse, adieu, je vous écrirai de la Nouvelle-Orléans.

Le client presse un bouton de porte et va disparaître, X.... s'élance et le saisit par un pan de son paletot qui lui reste à la main.

X... considère tristement le trophée pendant que le client, trop heureux d'en

être quitte pour une moitié de paletot, monte en voiture avec son habit. Tout à coup il lui semble sentir un poids dans la poche restée en sa possession; il y porte la main et en retire un portefeuille gonflé de billets de banque.

C'était le viatique qu'emportait avec lui le spéculateur malheureux pour refaire sa fortune aux États-Unis.

X... a été payé, mais cette continuité de la chance qui l'a fait surnommer l'agent de change du destin, a de quoi faire réfléchir un homme prudent, et à sa place, je commencerais à m'effrayer de mon bonheur.

VI.

Une circonstance atténuante.

Ce long et maigre agent de change qui amoncelle chiffres sur chiffres à côté

de X... sur son calepin délabré, ne manque pas d'une certaine originalité. Tous les six mois, il s'éprend d'une valeur nouvelle. On l'a vu se passionner tour à tour pour les fonds belges, pour les fonds espagnols, pour les fonds de tous les pays. Pour le moment, ne lui parlez que de l'emprunt piémontais. Notre homme avait un domestique qui jouait à la Bourse et qui le volait pour payer les différences. Surpris en flagrant délit, le domestique fut renvoyé par son maître.

— Pourquoi, lui disait-on, n'avez-vous pas déféré cet homme aux tribunaux? il vous a volé, il volera les autres.

— Il faut être indulgent, il se corrigera peut-être.

— Un voleur se corriger!

— Il me volait, c'est vrai, mais que

voulez-vous? c'était pour acheter des fonds piémontais!

C'était là pour lui une circonstance atténuante.

Cet autre agent de change qui lui parle en ce moment n'est célèbre que par ses infortunes conjugales. Ceci n'est pas de notre ressort, passons.

VII.

Ménalque au parquet.

Arrêtons-nous un moment devant ce gros bonhomme (l'embonpoint est commun chez MM. les agents de change) à la longue chevelure en filasse, à l'air gauche et effaré. Présentez-vous demain matin chez lui pour lui parler d'achat ou de vente, il vous recevra dans sa salle à manger, et causera avec vous tout en déjeunant.

— Me conseillez-vous d'acheter de la rente, comment va-t-elle?

— Coussi, coussi, elle fait ses grosses dents.

En vous répondant ainsi, il prendra son pain rôti pour la théière, et fera des tartines de beurre sur la manche de sa redingote.

Qu'un ami entre et lui demande des nouvelles de sa femme, il s'empressera de répondre : — Très - ferme et très-demandée.

Vous lui parlez de la rente, il s'imagine qu'il est question de sa petite fille ; vous vous informez de la rente, il croit que vous lui demandez des nouvelles de sa femme ; le Ménalque de La Bruyère n'est rien auprès de lui. C'est le distrait par excellence. Ses distractions ne l'empêchent pas cependant d'avoir une des plus brillantes clientèles de la Bourse.

VIII.

Du danger d'être bien informé. — Le client Chaumontel.

Son voisin de gauche affecte, comme vous voyez, des allures de dandysme et d'aristocratie. Sa tenue est irréprochable, il a un lorgnon dans l'œil, et des gants à la main. C'est un béjaune financier, un agent de change des dernières promotions. Il est connu à la Bourse sous le nom de l'*Homme au bracelet*. Voici l'histoire de ce sobriquet.

Notre dandy, qui entretient une des plus jolies actrices de je ne sais plus quel théâtre de Paris, était monté au parquet (expression officielle) depuis une huitaine de jours seulement. Chaudement recommandé à une de nos plus récentes célébrités financières, il re-

çoit l'ordre un beau matin d'acheter 240 000 francs de rente 3 pour 100 avec recommandation de les vendre avant la clôture du parquet.

Aussitôt il lui passe une idée, et il se dit : Chose (passez-moi ce pseudonyme un peu grossier) est un gaillard bien informé, il est évident qu'il n'achèterait pas s'il n'était pas sûr d'une hausse importante; peut-être a-t-il appris que Nicolas acceptait la médiation de l'Autriche. Si je faisais une petite affaire pour mon compte, c'est chose sévèrement défendue; mais on prétend que tous mes confrères ont leur client Chaumontel qui est leur propre individu; beaucoup même, ajoute-t-on, n'en ont pas d'autre; d'ailleurs une fois n'est pas coutume, et puisque Amanda (je vous supplie de me permettre de l'appeler Amanda) me tracasse depuis si long-

temps pour son bracelet, exécutons-nous sans bourse délier. Et il inscrivit sur son carnet, à la page des achats : CHAUMONTEL, 60 000 francs 3 pour 100.

Dès l'ouverture du parquet, l'opération Chaumontel est terminée. D'abord la rente monte, et notre homme se frotte les mains, la hausse continue jusqu'à trois heures moins un quart ; il fait ses dispositions pour se rendre chez le bijoutier. Cinq minutes avant la clôture une affreuse dégringolade a lieu. Le 3 pour 100 ferme avec 50 centimes de baisse.

La rente ne s'étant pas relevée jusqu'à la liquidation, il fallut payer quelque chose comme 6 000 francs de différence. Le soir même ayant rencontré son client bien informé, il crut devoir lui adresser quelques compliments de condoléance.

— Rassurez-vous, répondit Chose en se caressant le menton, j'avais garde à carreau! Pendant que vous achetiez 240000 francs pour moi, je donnais l'ordre de vendre 800000 francs par un autre agent.

Simple et innocent comme au jeune âge, l'agent de change novice eut l'imprudence, pour calmer Amanda, de lui raconter comment elle avait frisé son bracelet, et comment Chose le lui avait fait perdre. Amanda s'empressa de narrer le fait à un quart d'agent de change avec lequel elle était à souper; le quart d'agent de change rapporta l'histoire à la Bourse, et c'est ainsi que notre héros devint l'*Homme au bracelet*.

IX.

Grandeur et décadence de l'agent de change.

Terminons ici notre galerie ; à moins d'entrer dans la médisance et le propos scandaleux, nous ne trouverons plus un seul portrait à tracer. Depuis qu'il n'y a plus de grands spéculateurs, l'agent de change a perdu son prestige et son originalité ; tous les agents de change se ressemblent. Autrefois, ils étaient tenus de conformer leur existence à celle de ces agioteurs illustres qui se résument encore aujourd'hui dans le nom populaire d'Ouvrard ; ils suivaient de loin leurs traces fastueuses, ils donnaient comme eux des bals, des soirées, des festins ; ils faisaient semblant d'aimer les arts et de protéger les artistes. L'agent de change était tenu d'avoir un

équipage, une loge à l'Opéra et aux Italiens. A l'heure qu'il est, l'agent de change fait sa tournée en citadine, et ne se trouve pas déplacé à l'orchestre les jours de première représentation aux Bouffes ou à l'Académie impériale de musique; tout a dégénéré chez lui : le luxe, la toilette, la cuisine. On compte à peine deux ou trois agents de change ayant un hôtel; on cite les femmes d'agent de change à diamants; la plupart n'ont pas de chef et se contentent d'un simple cordon-bleu. Le capital s'est démocratisé, le client aujourd'hui c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde. On n'a pas besoin de faire tant de frais pour nous. L'agent de change ne remplit plus des fonctions, il exerce tout simplement un métier dont les charges, les ennuis, les tribulations sont décrits avec la dernière exactitude dans ces pages

que je vais mettre sous les yeux du lecteur.

X.

Confession d'un agent de change.

Je me nomme Joseph Durand, né à Paris, de parents riches et bonnetiers. J'ai hérité du chef de ma mère 150 000 fr., mon père m'en laissera le double, et j'ai touché 200 000 fr. en épousant Célestine Chaffaroux, née comme moi, à Paris, de parents riches et épiciers.

Mon bien et celui de ma femme, cela fait donc quinze bonnes mille livres de rente avec lesquelles nous pouvions vivre heureux et tranquilles, sans faire autre chose que palper nos revenus. C'était bien aussi la seule occupation à laquelle je comptais me livrer.

Mais Célestine a de l'ambition, son

père aussi, sa mère de même, ses oncles et tantes pareillement (oncles et tantes à espérances), tout le monde est ambitieux dans cette famille. Mon père, de son côté, n'est point fâché de me voir faire quelque chose. Il faut, dit-il, qu'un homme s'occupe ; à quoi m'occuperai-je?

Je suis bachelier ès lettres et avocat. Je puis donc acheter une étude d'avoué ou de notaire, ou un office de commissaire-priseur. Célestine trouve que cela n'est pas assez brillant. Elle veut être femme d'agent de change.

Les grands parents se sont mis tout de suite en campagne, et ont fait marché pour une charge d'agent de change au prix de 1 400 000 fr., autant vaut dire un million et demi, somme ronde, qui a été réalisée de la façon suivante :

Durand père............ 100 000 fr.
Durand fils et son épouse. 300 000

Chaffaroux père........ 100 000 fr.
La tante Bonnefoy....... 50 000
La tante Grosminet...... 50 000
L'oncle Dieulafait........ 50 000
L'oncle Tolozan......... 50 000
Le cousin Dromadier..... 100 000
Le cousin Panadard...... 100 000
La nièce Pochonet....... 50 000
La nièce Merluchot...... 50 000
Le neveu Bobinet........ 25 000
Le neveu Coquillard...... 25 000
L'ami Sardinoux........ 50 000
La bonne à papa......... 5 000
La cuisinière à beau-papa. 5 000
Notre ancien garçon de boutique............. 5 000

Glandureau, l'ancien associé de mon père, voulant pousser son fils dans les affaires, versa une somme de 100 000 fr. au nom du petit Glandureau, qui sortait du collége ; Coquardeau, l'associé de

mon beau-père, en fit autant pour son premier-né le jeune Coquardeau, qui s'ennuyait d'être clerc de notaire, quelques amis de Glandureau et de Coquardeau, firent le reste. Après nous être tous saignés, parents, amis, serviteurs, amis de nos amis, ma moralité, après enquête, ayant été reconnue irréprochable, je montai au parquet et j'eus des cartes avec le titre d'agent de change. Que dis-je, agent de change! j'étais cheik de tribu, chef de clan, je représentais les O'Chaffaroux, je marchais à la tête des Beni-Durand.

Depuis ce jour fatal ma vie n'est plus qu'un long martyre. L'humeur de ma femme suit le thermomètre de la Bourse ; mon père et mon beau-père se disputent sans cesse à propos de la hausse ou de la baisse ; la tante Grosminet vient tous les matins me recommander la pru-

dence; sa portière qui connaît un de mes clients lui a dit des choses qui lui font craindre qu'il ne soit pas bien solide; tantôt le cousin Pranadier me fait appeler au milieu de la Bourse pour me dire qu'il a appris de source certaine au café Turc que le Sultan était tombé dangereusement malade après avoir mangé des beignets soufflés dont il est fort friand, et qu'on le croit empoisonné; tantôt le cousin Panadard me prend à part dans mon cabinet, dont il ferme la porte à double tour, pour m'apprendre qu'on craint pour la récolte des navets, et que cette nouvelle doit exercer une grande influence à la Bourse; tantôt enfin quand il y a une baisse de 50 cent. c'est l'oncle Tolozan qui tombe chez moi comme une bombe en criant que tout est perdu et qu'on a voulu le ruiner en lui faisant placer des fonds chez un agent de change.

Chacun prétend me conseiller, me diriger à son gré; jusqu'à la cuisinière à beau-papa qui m'a crié l'autre jour en me tirant par le pan de mon habit : « Ne faites pas d'affaires aujourd'hui, monsieur, j'ai rêvé chat cette nuit. »

Pour comble de malheur, le petit Glandureau et le jeune Coquardeau se livrent à tous les charmes de la vie de quinzième d'agent de change. Ils entretiennent des filles, ils soupent à la Maison-d'Or, ils vont au bois en coupé bas, et font des affaires pour leur propre compte. Les pères sont obligés de payer les différences et s'en prennent à moi des déportements de leurs fils.

Pour me consoler de toutes ces tracasseries, si du moins je pouvais jouer avec ma petite fille, mais je l'embrasse à peine une fois par jour. Je n'ai pas le temps d'être père.

Le métier d'agent de change n'est tolérable qu'autant qu'on n'est que le gérant d'une charge touchant des appointements fixes et un supplément pour la voiture et les frais de représentation, ou bien que la charge tout entière est votre propriété. Hélas! sur soixante de mes confrères, cinq ou six tout au plus sont dans ce dernier cas.

Vingt fois déjà j'ai été sur le point de renoncer à cet affreux métier, mais Célestine m'en a toujours empêché : — Que deviendrons-nous, me dit-elle, quand nous ne serons plus rien?

Hier ma femme m'a reproché de ne point songer à la décoration, et de ne pas profiter de ma position pour me faire nommer chef d'escadron d'état-major de la garde nationale.

En proie à mes parents, à mes clients, à ma femme, je suis un serf, un ilote,

un martyre, et pourtant je rencontre parfois d'anciens amis qui me disent : « Tu es heureux, te voilà agent de change! »

XI.

Le client.

J'ai été quelquefois client d'agent de change, quelle affreuse situation!

Le nombre des affaires ayant presque triplé à la Bourse, et le chiffre des agents de change étant resté le même, il s'ensuit qu'un seul agent est obligé de faire trois fois plus de besogne qu'autrefois, c'est-à-dire qu'il ne sait plus auquel entendre.

Présentez-vous chez lui, vous ne le trouverez jamais ; abordez-le à la Bourse, il ne daignera pas même vous répondre.

Gardez-vous de lui demander un avis ; il vous conseillera la hausse si ses gros

clients ont acheté, il vous vantera la baisse s'ils ont vendu.

N'ayez pas la faiblesse de le charger de la vente de valeurs au comptant : l'agent de change qui a été créé spécialement pour les affaires au comptant, ne s'occupe précisément que des marchés à terme.

Actions, obligations, l'agent de change ne refusera certes point de vendre ces valeurs au comptant, mais il mettra quinze jours à se charger de ce soin, bien heureux quand au bout de ce temps il ne vous dit pas : — Je suis désolé, mon cher, mais je ne trouve pas de preneurs pour vos actions.

Souvent il les confie à un employé du bureau, à un saute-ruisseau financier qui s'en débarrasse tout de suite sans se soucier de la perte ou du bénéfice. On lui dit de vendre, il exécute l'ordre qu'on lui donne ; voilà tout.

Le client passe sa vie à murmurer contre son agent de change, à le maudire, à le voueraux dieux infernaux. Un beau jour, las d'entendre toutes ces plaintes stériles, je me suis mis à la tête d'une insurrection de clients. J'ai colporté dans la Bourse et fait signer une pétition au ministère des finances pour demander une augmentation dans le nombre des charges d'agent de change.

Le lendemain tous les agents auxquels je m'adressai, me demandèrent une triple couverture. J'étais mis en interdit. Heureusement la coulisse offrit son hospitalité au proscrit.

Depuis ce jour-là, le client est retombé dans sa torpeur primitive, il se contente de gémir et de se plaindre en secret, mais il se tait en public, il n'ose même plus se plaindre à voix haute. Spartacus

s'est résigné, et a repris le joug des agents de change.

XII.

Les spéculateurs à la queue.

Cet étroit espace ménagé autour de la corbeille est occupé par MM. les commis d'agent de change. Un des gardiens de la Bourse en défend l'entrée; n'essayez pas de franchir la barrière si vous ne mettez pas de temps en temps un gâteau de miel dans la gueule du cerbère. Les spéculateurs le ménagent d'autant plus qu'ils ont un intérêt très-grand à pénétrer dans ce couloir qui est le centre où aboutissent tous les bruits relatifs à la situation du marché.

Si vous passez devant la Bourse à midi, vous y trouverez une longue queue comme devant la porte d'un théâtre.

Cette queue se compose de gens de toute condition, bourgeois, rentiers, épiciers, concierges, commissionnaires, facteurs, artistes, comédiens qui viennent là pour avoir la première place après l'enceinte circulaire que je viens de vous montrer, Installés à proximité du parquet, à côté du crieur public, ils achètent des actions qu'ils réalisent dans la même bourse. Ce vieillard à cheveux blancs, qui offre une prise de tabac au gardien qui passe, est le doyen de ces spéculateurs. C'est un ancien ténor d'opéra-comique qu'une maladie du larynx força à quitter le théâtre. Depuis trente ans, il vient tous les jours à la Bourse; autrefois il spéculait sur la rente, aujourd'hui il vend ou achète 10 actions de chemin de fer, jamais plus, jamais moins. A l'aspect général du parquet et de la coulisse, à la physionomie des agents de change,

il devine la hausse ou la baisse avec un instinct merveilleux; il gagne 10 000 ou 12 000 francs par an, sur lesquels 4000 francs au moins entrent dans la poche des agents de change; restent donc 6000 francs net, bien maigre résultat quand on songe seulement aux deux heures de queue qu'il est obligé de faire tous les jours.

XIII.

La prime.

J'ai l'honneur de vous présenter maintenant M. Gobseck, spéculateur à la prime. Voici en quoi consiste le jeu de la prime.

M. Gobseck possède un titre de rente de 3000 en 3 pour 100 ou de 25 actions d'un chemin de fer quelconque. Dès qu'un mouvement de hausse se fait

sentir, et qu'une distance assez marquée sépare la vente au comptant de la vente à prime, Gobseck accourt et vend ses 3000 francs de rente à 50 centimes de prime. Une prime vendue en hausse est rarement levée, le joueur l'abandonne, et c'est un bénéfice net de 500 francs pour Gobseck, qui recommence à la liquidation prochaine.

Le jeu des primes est fécond en combinaisons ; comme le whist et les échecs, il a son Labourdonnays dans un ancien agent de change qui a été à la tête de la Bourse autrefois, et qui maintenant déploie toutes les ressources de son imagination savante et audacieuse dans la guerre des primes. On cite de lui des liquidations qui sont de véritables campagnes de stratégie financière à mettre en regard de celles du grand Frédéric et de Napoléon.

XIV.

De quelques autres opérations.

Mais tout le monde n'a pas le génie de la prime, passons aux spéculateurs qui se livrent aux sages calculs de l'arbitrage. Le Saint-Germain doit produire selon eux un revenu de 65 francs, et celui du Havre un revenu de 50; que l'écart entre ces deux valeurs soit de 50 francs, ils vendent des Saint-Germain et achètent des Havre; au moindre bénéfice ils réalisent. L'arbitrage a été créé et mis au monde pour faire gagner des courtages aux agents de change.

Une opération plus lucrative est de profiter d'un moment de baisse pour devenir acquéreur de 50 actions du chemin de Lyon, au prix de 30 000 francs. Vous vous présentez immédiatement à

la Banque de France qui vous prête 13000 francs sur votre titre. De la Banque à la Bourse vous ne faites qu'un saut, et vous voilà propriétaire de 25 nouvelles actions de Lyon; retour instantané à la Banque, qui se fait un plaisir de vous prêter 6000 francs sur votre second contrat; vous volez à la Bourse où vous achetez 15 actions, sur lesquelles la Banque vous prête une autre somme, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous soyez seigneur suzerain de 100 actions. Alors vous attendez un moment favorable pour vendre, et grâce à ce va-et-vient vous réalisez un bénéfice considérable.

XV.

L'araignée de Bourse.

Disons quelques mots du spéculateur-

araignée, autrement dit *araignée de Bourse.*

Tapis dans sa toile, il reste des mois, quelquefois des années entières, sans donner signe de vie, sans faire le moindre mouvement; mais que l'orage gronde, que les ténèbres de la baisse se répandent sur la Bourse, que la panique règne, aussitôt on voit le spéculateur-araignée sortir de son trou et se précipiter sur les meilleures valeurs et les entraîner avec ses longues pattes.

Le spéculateur dont je parle attend pour acheter juste le moment où la baisse a atteint ses limites les plus extrêmes, ici la Bourse doit rendre l'âme ou bien entrer dans une crise favorable; il a foi dans le tempérament du malade, il achète donc. Le lendemain en effet l'amélioration se déclare, la santé et la hausse reviennent peu à

peu, le spéculateur se tient coi après avoir vendu, et attend tranquillement qu'un nouvel accès de panique se présente.

J'ai donné à tous ces gens-là le nom de spéculateurs, c'est bien plutôt joueurs qu'il faudrait dire; la Bourse en effet est le plus ardent, le plus fiévreux, le plus émouvant de tous les jeux; il a les charmes du hasard et ceux de la pensée, il dure en se renouvelant, il est plein d'imprévu et de péripéties, c'est un drame à cent mille personnages qui a l'Europe et quelquefois le monde pour théâtre; il touche à la politique, au hasard, à la fortune, à l'adresse, à tout. Aussi comment s'étonner qu'une fois assis à ce tapis vert on ne le quitte qu'à la mort, et qu'après y avoir fait et défait trois ou quatre fois sa fortune et son honneur, on soit disposé

encore à jeter sur la table ces deux terribles enjeux !

XVI.

Pensées, maximes et aphorismes.

— Méfiez-vous des gens ordinairement bien informés.

— Si tous les boursiers se ruinaient, la Bourse serait vide.

— L'homme sage n'est jamais actionnaire.

— Celui qui est convaincu que deux et deux font quatre ne doit jamais mettre les pieds à la Bourse.

— L'opinion politique est une corde au cou du joueur.

— Jeu de Bourse, chasse à l'affût.

— A la Bourse, c'est l'argent qui a raison.

— Ne jamais croire aux fusions.

— Fusion annoncée, fusion escomptée.

— Être avec les gros bataillons.

— Croire à la hausse.

— Ne soyez jamais l'ami d'un agent de change.

— Les valeurs industrielles sont une excellente valeur pour les gens qui n'ont pas besoin d'argent.

— Si le crédit mobilier n'existait pas, il faudrait l'inventer.

— On n'a pas encore élevé de statue à l'homme de génie qui a créé la liquidation du 15. Cette idée a sauvé la Bourse.

— Dis-moi sur quoi tu joues, je te dirai qui tu es.

— Peut-on fermer la Bourse? Pourquoi pas?

— Si on doublait tout à coup le nombre des agents de change, qu'arriverait-il?

— On se demande toujours : Que deviennent les vieux agents de change?

— A la Bourse, un saint-simonien vaut deux juifs.

— La Bourse rend ce service à l'humanité, de prouver authentiquement qu'il faut se défier de ses bons sentiments.

— Si la femme pouvait entrer à la Bourse, elle serait l'égale de l'homme.

XVII.

La coulisse.

Le mot *coulisse* se prend ici dans le sens métaphorique; il signifie ce qui ne se voit pas et ce qui ne doit pas se voir; il est gros de mystère, d'inconnu et de contrebande. En réalité, rien ne ressemble moins à une coulisse que l'endroit où se réunissent les coulissiers; vous

pouvez vous en assurer en jetant un coup d'œil sur l'étroit couloir qui règne de la *corbeille* aux dernières colonnes.

Le parquet et la coulisse ne vivraient point l'un sans l'autre; le coulissier n'est point le concurrent, le rival de l'agent de change, mais son auxiliaire. Le coulissier cependant fait exactement les mêmes opérations que l'agent de change; il gagne autant que lui, mais qu'y faire? Si le syndicat se plaignait, on pourrait bien lui dire : « Il n'y a qu'un remède à cela, créons de nouveaux agents de change; » aussi MM. les agents officiels ont-ils pris le parti de fermer les yeux sur le marronnage; cela vaut mieux que de voir tout d'un coup les charges perdre le tiers, peut-être même la moitié de leur prix.

Le coulissier a des *intermédiaires* qui lui apportent des clients moyennant

une remise. La coulisse et le parquet agissent d'une façon à peu près égale sur les affaires; quelques observateurs prétendent que l'influence de la coulisse tend à s'accroître de jour en jour. Cela n'a rien qui doive étonner depuis l'invention de la télégraphie électrique.

XVIII.

Deux autres coulisses.

Après la coulisse viennent la *petite-coulisse* et la *contre-petite-coulisse*. J'ai parcouru tous les degrés qui mènent de l'une à l'autre; je puis vous en parler savamment.

La petite-coulisse fait les affaires de la petite bourgeoisie; la contre-petite-coulisse remue les capitaux du prolétariat. L'une opère pour les portiers, les cuisiniers, les cochers, les rôtisseurs, les

marchands de merceries, les garçons de café; l'autre descend un cran plus bas dans la hiérarchie sociale. Un jour nous nous sommes dit : « Le savetier, le marchand d'allumettes chimiques, le vidangeur, le marchand de pommes de terre frites, ne savent comment utiliser leurs capitaux, ouvrons-leur le grand marché de la Bourse, qu'ils puissent à leur tour spéculer sur les chemins de fer, et jouer sur la rente.

Nous ouvrîmes alors la contre-petite-coulisse.

Nous vendions pour 3 francs 50 centimes de rente ferme; nous faisions des primes d'un centime, les affaires abondaient dans la contre-petite-coulisse, lorsqu'est survenue la débâcle du mois dernier, qui a démoli presque tous nos capitalistes. Un négociant en peaux de lapins, en qui j'avais toute confiance, m'a

emporté 12 francs 15 centimes; j'ai été dans la nécessité d'interrompre mes payements; la maison Lagingeole et Cie a disparu dans une tempête.

La contre-petite-coulisse a exercé une immense influence; c'était au grand moment de 1853, à cette date mémorable qui restera dans les fastes de la Bourse. Les compagnies industrielles qui se créaient d'heure en heure avaient besoin de nous; le Cheptel, la Flotte commerciale, les Eaux de France, le Crédit maritime, le Crédit foncier lui-même ne me parlaient que chapeau bas. On savait que je faisais la pluie et le beau temps dans la contre-petite-coulisse, et que j'avais eu l'honneur d'y lancer la plupart des grandes affaires de ce temps-ci.

Grands, moyens, ou petits coulissiers, nous n'avons pas d'autre tente pour nous abriter que l'azur céleste. Vous avez sans

doute entendu parler des infortunes de la petite Bourse. Chassée du perron de Tortoni elle se réfugia dans le passage de l'Opéra; bannie du passage de l'Opéra, elle chercha un abri dans le Casino-Paganini. La hausse et la baisse se dissimulèrent au milieu des danses et des concerts; on lui fit fermer au nez la porte du Casino-Paganini.

Errants, fugitifs, dispersés, nous cherchons en vain une retraite, un refuge, un champ d'asile où nous puissions tranquillement nous livrer à nos petites opérations. Nous nous sommes réunis sous les ponts, dans les catacombes, partout nous avons été traqués et expulsés. Un beau jour nous fréterons un ballon et nous ferons pleuvoir sur les boulevards des petits billets ainsi conçus :

AU COMPTANT.

Le quatre et demi pour 100 a baissé de 5 centimes.

Le trois pour 100 ne varie pas.

A TERME.

Le quatre et demi pour 100 ne fléchit pas.

Le trois pour 100 baisse de 15 cent.

La cote de la Bourse tombera des nues, et la petite Bourse se tiendra à 300 pieds au-dessus de MM. les sergents de ville.

XIX.

Les boursicotières.

Allons prendre l'air un instant, si vous voulez bien. On étouffe dans cette immense salle. Nous voici maintenant sur la place de la Bourse. Regardez là-bas sous les arbres, vous apercevrez un

groupe d'êtres animés qui s'intitulent femmes parce qu'elles portent un tartan, un jupon et un cabas. Ces femmes donc cherchent à se rapprocher de la grille qui entoure la Bourse; il y a dans ce groupe des maîtresses de table d'hôte, des revendeuses à la toilette, des portières, des gardes-malades, des ouvreuses de loges, etc., etc. Ce sont des boursicotières.

Voilà Filoselle et Réséda; deux de mes anciens confrères de la petite-coulisse qui viennent prendre les ordres de ces dames. Je les reconnais bien toutes en effet. Voilà Mme Pipelet, Mme Saint-Phar, Mme Pochet, Mme Gibou et les autres. J'ai sténographié autrefois la conversation de ces dames; je te l'offre, ami lecteur : il y a là, si je ne me trompe, le sujet d'un joli proverbe.

MME PIPELET, *criant au coulissier qui*

monte l'escalier de la Bourse: M'sieu Filoselle! m'sieu Filoselle! achetez-moi deux Nord.

Mme Pochet. Et moi un Strasbourg.

Filoselle, *tirant un carnet de sa poche et avec une voix de basse-taille qui s'apprête à verser une demi-tasse au café de la Rotonde*. Bôôôôn!

Mme Gibou. Vous ne savez pas la nouvelle?

Mme Pipelet. Non, quoi qui g'na?

Mme Gibou. Eh bien, il paraît que les Nord sont en baisse de 10 francs par suite du bruit qui court qu'on va fondre ce chemin-là avec celui de Bordeaux à Cette, et comme c'est pas positivement la même route, ça fait baisser.

Mme Pochet. Qui vous a dit ça.... un petit grêlé qui a un gilet en tartan de cachemire?

Mme Pipelet. Ah! Castorine.... faut

l'écouter ! y m'a déjà mis dedans pour ma *Vieille Montagne ;* y m'a dit qu'on allait la rajeunir au moyen d'une opération dont qu'était M. Rothschild ; j'ai pris des actions, et y a evu seulement une baisse de 5 francs.... Pus souvent que j'croirai encore à Castorine.

Mme Pochet. Qu'est-ce que vous faites depuis 20 jours, M'ame Gibou ?

Mme Gibou. J'haricote, j'haricote, j'ai gagné 800 francs depuis lundi, et j'en aurais gagné bien davantage si je n'étais pas sortie des *lits militaires* pour entrer dans le *Guadalquivir*, une grande mine qu'on disait qu'elle était pleine de charbon cependant.

Mme Saint-Phar *accourant avec la figure bouleversée.* Mesdames, Mesdames, vous ne savez pas la nouvelle ?

Mme Pipelet. Ciel de Dieu ! est-ce que le 4 ne s'rait plus que du 2 1/2 ?

Mme Saint-Phar. On dit que toutes les valeurs baissent, baissent que ça fait frémir la nature et les agents de change. Vendez! vendez! vendez!

Mme Gibou. Quoi vendre? vendre? vendre?

Mme Saint-Phar. Tout! tout! tout!

Réséda *descendant les marches quatre à quatre et venant se coller contre la grille.* Mesdames, Mesdames, remettez-vous, c'était une panique, une simple panique.... Les chemins sont en bonne voie; on recherche les Guadalquivir; on se dispute les Nord; les lits militaires valent leur pesant d'or, tout monte.

Mme Pipelet. Jeune marron, vos paroles sont un baume pour mon cœur; je vous invite, en réjouissance de cette bonne nouvelle, à venir prendre avec ces dames une prune à l'eau-de-vie, c'est

moi qui régale;... à trois heures un quart, rendez-vous au *Lingot d'or*.

XX.

Les malheurs d'un agent de change heureux.

Méfiez-vous des femmes en matière de Bourse. Elles ne sont pas toutes comme cette Élisa Dervieux, dont j'ai raconté l'histoire au commencement de ce volume.

Voici à ce sujet une anecdote dont le héros est un agent de change qui figure depuis vingt-cinq ans au parquet, et qui par conséquent ne doit pas manquer d'une certaine expérience.

Notre héros, puisque je suis dans la nécessité de lui donner ce titre, avait eu la faiblesse impardonnable de faire la cour à une dame jeune encore, aimable, jolie, qui l'avait chargé de ses affaires.

Cette jeune, aimable et jolie dame (ajoutons qu'elle était étrangère) jouait à la Bourse, comme un très-grand nombre de jeunes, aimables et jolies dames françaises et étrangères.

L'étrangère possédait des diamants d'une assez grande valeur ; elle avait prié notre héros de vouloir bien en être le dépositaire.

La chronique raconte qu'au bout d'un certain nombre de liquidations il s'était établi entre l'agent de change et l'étrangère une de ces intimités que la morale réprouve entre gens non mariés ; ce qu'il y a de certain, c'est que la jolie dame se montrait fréquemment au bois dans la calèche de l'agent, et qu'on les voyait très-souvent dans la même loge à l'Opéra.

La chronique ajoute qu'un certain refroidissement s'était manifesté entre les

deux intimes, à dater de la dernière liquidation, qui s'annonçait d'une façon si triomphale pour les haussiers. La jeune dame jouait à la baisse et courait risque de perdre des sommes assez considérables.

Heureusement l'agent possédait l'écrin dans son coffre-fort; il avait eu la curiosité de le faire estimer par un sien ami fort connaisseur en pierreries, et cette estimation l'avait rassuré.

Quelques jours avant la liquidation, notre héros reçut un billet ainsi conçu :

« Mon ami,

« Lady G... donne demain sa grande fête, j'ai obtenu une invitation pour vous. Je vous choisis pour mon cavalier.

« Je veux être belle demain pour vous plaire; envoyez-moi mes diamants, ou plutôt apportez-les moi vous-même ce soir. Farewell. »

Notre homme ne manquait pas de prudence, mais il était également doué d'une dose assez forte de vanité; la prudence conseillait de garder les diamants, la vanité voulait qu'on les renvoyât. L'agent de change n'était pas fâché de se montrer chez lady G... en qualité de chevalier préféré d'une beauté entourée d'hommages. La vanité l'emporta.

Au bal du lendemain la dame en question était rayonnante de diamants, et d'une humeur massacrante pour son pauvre cavalier; elle lui reprochait de regarder toutes les femmes, de la négliger, de n'avoir pas même pour elle les attentions les plus vulgaires, bref une scène complète de jalousie. Notre héros nageait dans toutes les délices de l'amour-propre. Il était plongé le matin dans les songes les plus enchanteurs,

lorsque son valet de chambre vint le réveiller pour lui remettre un paquet et une lettre ; en reconnaissant l'écriture de sa belle, il s'empressa de la décacheter. La lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Vous vous êtes conduit d'une façon indigne à mon égard. Me délaisser ouvertement après m'avoir affichée ; j'étais loin de m'attendre à un pareil traitement de vous.

« Me voilà réduite à quitter Paris, où le monde refuserait certainement de me recevoir. Je ne veux rien garder qui me rappelle votre souvenir, je vous renvoie donc tout ce que j'ai à vous. »

L'infortuné s'empressa d'ouvrir le paquet; il contenait tous les bordereaux d'achat ou de vente signés par lui, et connus au parquet sous le nom d'*engagements*.

Cette bonne fortune a coûté 50 000 fr. à notre héros.

XXI.

Le vol au Code civil.

Voici une autre aventure dans laquelle j'ai joué moi-même un rôle assez ridicule; il ne s'agit ici que d'un simple billet de mille, mais l'importance de la somme n'enlève rien à la moralité de l'affaire.

J'étais alors coulissier et placé à la tête de la *Caisse-Lagingeole et compagnie* en pleine voie de prospérité. Un beau matin, je vois entrer dans mon cabinet une jeune dame d'une physionomie intéressante, vêtue simplement, et me priant de lui acheter une certaine somme en 3 pour 100.

En achevant sa phrase elle me remit

cinq actions du Nord qui devaient rester dans ma caisse comme garantie de l'opération. J'achète la rente, une baisse considérable arrive, ma cliente demande à se faire reporter, mais j'étais moi-même fort gêné pour ma liquidation; je l'exécute.

Le lendemain, à l'heure de mon déjeuner, un monsieur demande à me parler pour une affaire urgente. Qu'on le fasse entrer.

— Monsieur, me dit-il, en prenant le fauteuil que je lui désigne, je me nomme Pignonblanc.

— Monsieur Pignonblanc, que puis-je faire pour votre service?

— Mme Pignonblanc, mon épouse, vous a remis cinq actions du Nord, je vous prie de vouloir bien me les restituer, attendu qu'aux termes du Code civil une femme ne peut disposer d'au-

cune partie de son bien sans l'autorisation de son conjoint : or, cette autori-ation, je la refuse.

Le Code est formel en effet ; il fallut rendre les cinq actions.

Malgré mon aventure et plusieurs autres semblables, le vol au Code civil continue à s'exercer à la Bourse avec assez de succès. Tous les entre-filets des journaux n'empêchent pas les filous de pratiquer le vol à l'américaine.

J'ai eu l'occasion de retrouver plus tard Mme Pignonblanc dans le monde ; elle n'avait jamais été mariée, et elle s'appelait Fanny Grinchereau ; elle a déjà subi sous ce nom plusieurs condamnations en police correctionnelle pour délit de tenue de maison de jeu clandestine.

XXII.

La haute finance.

Parlons un peu maintenant de la haute finance.

Il y a à la Bourse le *coin des banquiers*, le *coin des gens de lettres*, le *coin des vaudevillistes*, etc., etc.; presque toutes les classes de la société ont des coins.

Ces coins sont tout simplement des espaces plus ou moins carrés où stationnent les diverses catégories d'individus que nous venons d'énumérer.

Le *coin des banquiers* est situé au centre de la Bourse, sous le lustre même s'il y avait un lustre. C'est là que se groupent autour d'un financier dont le gibus est surmonté d'une couronne de baron toutes les sommités de la Banque.

C'est la haute aristocratie du lieu; là les quartiers sont remplacés par les millions.

Autrefois une poignée de main d'un des membres de ce groupe équivalait à un brevet de crédit illimité; un simple salut vous ouvrait le carnet d'un agent de change.

Aujourd'hui cette aristocratie est bien déchue de son ancienne splendeur; tous les jours elle perd quelque chose de son importance; si elle n'y prend garde, dans quelques années, elle ne vivra plus que dans la tradition.

Depuis un temps immémorial la haute finance avait le monopole des emprunts; maintenant le gouvernement s'adresse directement lui-même aux prêteurs, et fait appel sans intermédiaire aux capitaux. Il ne reste plus à la haute finance que les emprunts étrangers qui rappor-

tent en général plus de crachats et de décorations que d'argent.

La haute finance a eu le sort de toutes les aristocraties qui ne se mettent pas à la tête du progrès ; c'est par l'immobilité que meurent les aristocraties politiques, c'est l'immobilité qui a tué l'aristocratie financière ; elle a refusé de croire au mouvement et le mouvement l'a emportée ; elle n'a pas voulu admettre les hommes nouveaux dans son sein, et les hommes nouveaux l'ont renversée ; les grandes machines de crédit ont remplacé les grandes maisons de banque ; dans un temps donné, et qui n'est pas éloigné peut-être, on se demandera ce que c'était qu'un banquier.

La haute finance a conservé une influence assez considérable sur la rente, mais les actions industrielles lui échappent. La place n'est plus menée comme

autrefois par cinq ou six maisons de banque, guidées par le banquier des rois, et par le roi des banquiers, comme on disait en 1837. Le sceptre de la bourse est définitivement tombé en d'autres mains. Dédaigneux et fiers comme par le passé, les banquiers viennent chaque jour garnir leur coin, mais on ne les salue plus humblement jusqu'à terre, on ne cherche plus à se faufiler parmi eux. Les banquiers, il faut le dire, supportent noblement ce délaissement dont ils n'ont pas l'air de s'apercevoir; ils se donnent pour des gens indifférents, désintéressés de toute préoccupation d'affaires, ne se rendant à la Bourse que par un reste d'instinct et d'habitude, mais à leur sourire amer, à leur ton ironique, on s'aperçoit qu'ils sont frappés au cœur.

Ils ont vu s'élever sans eux, souvent malgré eux, dans l'espace de quelques

mois, des fortunes qu'on évalue aujourd'hui par dizaines et par vingtaines de millions, ils se sentent dépassés, et ils sont furieux contre leurs rivaux et contre eux-mêmes. C'est là une faiblesse ordinaire du cœur humain ; mais il ne faut pas que cette faiblesse dure, elle mène droit au découragement et à la bouderie. Quand le capital boude, le capital est perdu.

Dernièrement, je montrais à un de mes amis le plus célèbre représentant de la haute finance descendant lentement les degrés de la Bourse, donnant le bras à un de ses fils, suivi de quelques commis fidèles. De l'autre côté le héros de la campagne de 1852, le front haut, les basques et les revers de l'habit bleu-barbeau du saint-simonisme flottant au vent, gravissait d'un pas leste et fringant l'escalier au milieu d'une double

haie d'admirateurs et de clients. Il me sembla un instant voir Pompée et César.

J'appelai un de mes amis pour lui montrer ces deux hommes qui représentaient à mes yeux le passé et l'avenir. Celui-ci est la banque, celui-là le crédit mobilier.

L'un descend, dis-je à cet ami, l'autre monte.

XXIII.

La parabole du crédit mobilier.

En ce temps-là, dieu Saint-Simon dit à ses disciples : En vérité, je vous le dis, avant de mourir je vous léguerai une idée qui doit changer la face du monde.

Cette idée, c'est le crédit mobilier.

Avec le crédit mobilier rien ne vous sera impossible : vous transporterez les

montagnes, vous comblerez les vallées, vous creuserez des ports de mer et surtout vous vous enrichirez vous, vos amis, les amis de vos amis, vos serviteurs, les serviteurs de vos serviteurs jusqu'à la trentième génération.

Le crédit mobilier vous fera les souverains de la Bourse, de la France par la Bourse, et de l'Europe par la France.

Le jour où il vous plaira d'émettre toutes vos actions vous pourrez accaparer toute la richesse publique; s'il vous prend fantaisie de bousculer la Bourse, de ruiner d'un seul coup les agents de change, les grands coulissiers, les petits coulissiers, les contre-petits-coulissiers, les intermédiaires, les clients, tout le monde, grâce au crédit mobilier vous pouvez vous donner ce léger divertissement.

Dieu m'a révélé le crédit mobilier afin

de mettre la hausse et la baisse entre vos mains, afin que rien ne se fasse à la Bourse sans votre permission, et que vous puissiez acheter, si cela vous convient, toutes les actions flottantes à terme, et vous les faire livrer au comptant, fussent-elles aussi nombreuses que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer.

Cependant vous n'abuserez pas de la puissance que je vous donne; vous vous en servirez pour activer les travaux populaires, les entreprises industrielles utiles à la masse, vous fournirez de l'argent aux projets qui doivent favoriser le développement moral et matériel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Vous ne spéculerez pas sur les fonds publics.

Vous ne vous livrerez point au jeu des actions de chemins de fer.

Vous accueillerez avec bienveillance l'actionnaire, vous serez toujours empressé à lui montrer les comptes, à lui donner les éclaircissements qu'il désire, vous ne lui ferez pas attendre son premier dividende pendant un an et trois mois.

Les disciples de Saint-Simon s'étant agenouillés reçurent le crédit mobilier, après quoi Saint-Simon poussa un grand soupir et expira en s'écriant : Maintenant je puis quitter la terre, je lui lègue le crédit mobilier.

Cependant les disciples de Saint-Simon se dirent : Notre maître, affaibli par l'âge, n'était plus depuis longtemps qu'un vieux radoteur, prenons le crédit mobilier, et usons-en à notre fantaisie.

En effet, ils prirent le crédit mobilier et l'apportèrent à la Bourse; ils firent la hausse et la baisse, ils tripotèrent le

3 pour 100 et bousculèrent toutes les actions industrielles.

Ils se livrèrent à toutes sortes d'affaires, et gagnèrent tant d'argent que dans l'espace de quelques mois les inventeurs du crédit mobilier devinrent aussi riches que de petits souverains.

Cependant les actionnaires se disaient entre eux : Nous avons des actions qui montent et qui baissent avec la rapidité de la foudre; aujourd'hui nous sommes riches, demain nous ne trouvons pas à vendre nos actions; nous avons droit à un dividende qu'on nous paye quand il plaît au conseil d'administration; on admet à peine quelques-uns de nous dans les assemblées générales, et, si nous voulons nous plaindre, on nous ferme la bouche en nous montrant les statuts; il n'y a pas dans toute la Bourse des actionnaires plus malheureux que nous.

Or, pendant que les actionnaires du crédit mobilier parlaient ainsi, un vieux coulissier qui passait leur raconta la parabole suivante :

Un bourgeois de la ville de Paris voulant voir la mer, résolut de faire un voyage à Dieppe. Il fit part de ce projet à des gens en qui il avait toute confiance, et ceux-ci lui promirent de se charger de tous les préparatifs du voyage, et de le conduire à Dieppe bien plus commodément et bien plus rapidement que s'il se chargeait lui-même de tous les soins que nécessitait l'entreprise. Le bourgeois de la ville de Paris monta en effet en voiture, mais le lendemain il se trouva juste au point où il était parti ; les gens auxquels il s'était confié s'étaient amusés à ses dépens, et lui avaient pris sa fille au lieu de lui montrer Dieppe et la mer.

Ceci est la parabole des actionnaires qui se fient aux directeurs des compagnies pour arriver à la fortune. Pendant qu'ils restent à la même place, les compagnies se chargent de faire voyager leur argent.

XXIV.

Plus de propriétaires. — Le domestique s'en va.

Le crédit mobilier entreprend toutes sortes d'affaires; il commandite toutes les inventions, depuis le navire calorique jusqu'au clysopompe. A l'époque des grandes entreprises commerciales, j'ai sollicité le concours du crédit mobilier pour ma grande entreprise des *hauts fourneaux pour la fabrication des pains à cacheter*, et le crédit mobilier aurait mis des millions dans cette affaire sans cette maudite question d'Orient.

Le crédit mobilier affectionne assez les achats de terrain, il aime à faire bâtir. Petit à petit la propriété individuelle s'efface devant la propriété collective ; pour peu que cela dure il n'y aura bientôt plus de gens assez riches pour supporter les charges de la propriété immobilière; les compagnies par actions construiront les maisons et les quartiers de Paris; les portiers deviendront des employés qui porteront l'uniforme du crédit mobilier ou de la société à laquelle ils appartiendront, nous verrons disparaître un des types les plus accentués et les plus pittoresques de la société française, le propriétaire!

Hélas! le domestique lui aussi s'en va.

A l'époque de la formation de ma fameuse société des *hauts fourneaux pour la fabrication des pains à cacheter*,

j'assistais au lever d'un de nos plus célèbres coulissiers qui devait se charger de lancer l'affaire.

— Nous allons causer, me dit-il, pendant qu'on me rasera. Leblanc! (tel était le nom de ce Frontin) préparez tout ce qu'il faut pour ma barbe.

—J'y cours, répond le valet de chambre. A propos, monsieur me permettra-t-il de lui demander s'il a fait vendre mes chemins hier soir à la petite Bourse? Il y a eu hausse subite dont monsieur aura dû profiter.

— Ma foi non, mon pauvre Leblanc; j'étais tellement préoccupé que j'ai oublié de donner des ordres au commis qui fait le passage.

— En ce cas, monsieur peut se raser lui-même, car pour moi je ne saurais servir plus longtemps un maître aussi négligent; on prend un maître à la

Bourse exprès pour qu'il fasse vos affaires tout de suite, et on est plus mal servi qu'un simple client; je vous donne votre congé.

Et Leblanc se retira majestueusement après avoir déposé la serviette, les rasoirs et le pot à savon sur la toilette.

Les domestiques ont maintenant un livret, on fera bien d'ajouter à la colonne des observations, l'indication suivante: *Il ne joue pas à la Bourse.*

XXV.

Petite revue des grands chemins de fer.

Maintenant, ô jeune homme! (c'est toujours au public que je m'adresse) garde-toi de jouer à la Bourse; tu travaillerais pour le chandelier, tu apporterais ton tribut aux 24 millions que l'on donne pour les cartes sous le nom

de courtage. Depuis que la Bourse existe, on cite tout au plus cinq ou six joueurs enrichis; ils ont eu le plus rare, le plus difficile de tous les courages, celui de faire Charlemagne à la Bourse.

Soit, me diront les lecteurs, ne jouons ni à la hausse ni à la baisse, mais du moins plaçons nos fonds sur les chemins de fer, puisqu'il faut les placer quelque part, et puis d'ailleurs les chemins de fer donnent de si beaux dividendes. Que dites-vous par exemple du CHEMIN DE FER DE SAINT-GERMAIN ?

— Le doyen des chemins de fer de France ! charmante valeur exerçant presque des droits féodaux, ayant des ponts à péage, percevant des redevances seigneuriales, tout entier entre les mains des gros capitalistes, suzerain de terrains considérables, prélevant une dîme sur le chemin de fer de Rouen, placement

excellent quand il n'y a pas de question d'Orient pour faire baisser les actions de 200, et quand on ne s'effraye pas à l'idée de toucher un dividende après le directeur propriétaire d'une partie des actions de fondation. Se méfier de la fusion normande à laquelle le chemin de Saint-Germain doit servir de tête de ligne.

— Et le chemin de fer d'Orléans ?

— Il est né coiffé. Il achète pour 10 millions le chemin de fer de Tours à Nantes qui en a coûté 40 aux actionnaires et au gouvernement ; le chemin de Bordeaux lui est vendu à moitié du prix de revient ; l'État lui garantit un minimum d'intérêt à 4 pour 100. Que souhaiter de plus ?

— Et le chemin de fer de Rouen ?

— Il donne un dividende faible relativement à son importance, mais il a la

fusion normande au moyen de laquelle on établit une bascule de hausse et de baisse fort peu agréable à ses actionnaires, mais qui offre un charme infini à certains spéculateurs.

— Et le chemin de fer de Chambéry?

— Il a fait un appel de fonds de 150 francs à chaque actionnaire, en pleine question d'Orient. Ceci me dispense d'en dire davantage.

— Et le chemin de fer de Dieppe?

— Simple annexe du chemin de Rouen. Il n'est pas coté.

— Et le chemin de fer de Strasbourg?

— Le Strasbourg s'élançait vers les plus brillantes destinées, lorsque la compagnie a cru devoir s'attacher au pied le boulet de la ligne de Mulhouse. Le Strasbourg marche, mais en se traînant. On lui croyait des ailes; il a tout au plus des pieds.

— Et le chemin du Nord?

— C'est le grand seigneur des chemins, il porte une couronne de baron sur ses locomotives; il a de la houille tant qu'il en veut, des voyageurs à foison, des marchandises plus qu'il n'en peut porter, et pourtant son dividende n'est que de 50 francs par action. C'est là un mystère dont on trouverait probablement l'explication dans l'examen de l'acte de société.

— Et le chemin de Lyon?

— On l'a inauguré hier, c'est le chemin qui mène vers le pays du soleil, les artistes et les poëtes l'ont pris sous leur protection; il ira loin si la concurrence du chemin d'Orléans ne l'arrête pas.

— Et le chemin de Lyon a la mer?

— Se méfier du Rhône, le vieux fleuve est capable de vouloir lutter avec

le railway et de le distancer à la course.

— Et le grand central ?

— 50 francs au-dessous du pair.

Maintenant que cette revue est terminée, passons au chapitre final.

XXVI.

Conseils suprêmes.

J'ai trouvé l'autre jour dans la rue une lettre qui me servira de conclusion. Cette lettre était ainsi conçue :

Paris, 20 mai 1854.

« Ma chère amie,

« Dans ta dernière lettre tu me félicitais sur mon prochain mariage. Aujourd'hui il est définitivement rompu.

« Mon père possède pour toute fortune 100 000 francs, fruit de toute une

vie de travail et d'économie. Il m'en donnait la moitié.

« Nos fonds sont placés sur les chemins de fer ; pour se procurer l'argent de ma dot, mon père serait obligé de vendre ses actions pour la moitié de ce qu'elles lui ont coûté. Il serait ruiné.

« Je resterai donc fille en attendant que nos actions reviennent au taux de l'achat. Il faut convenir, chère amie, que surtout pour nous autres pauvres femmes c'est un triste temps que celui où le bonheur des familles dépend de la hausse ou de la baisse.

« Je t'embrasse.

« Rose R... »

Pères prudents, méditez cette lettre, et suivez le proverbe qui défend de mettre tous les œufs dans le même panier ; gens de fortune médiocre, c'est à vous que cet exemple s'adresse ; ayez quelques

actions, je le veux bien, mais gardez-vous bien de convertir votre modeste héritage, ou votre petit magot en valeurs industrielles.

Mes exhortations seront-elles écoutées? J'en doute fort; la Bourse attire aujourd'hui toutes les convoitises; ma portière a placé ses économies dans le chemin du Nord; le baron qui habite le premier a vendu les terres de ses ancêtres pour acheter de l'Orléans; au second habite un coulissier, au quatrième un quart d'agent de change, au cinquième un intermédiaire, au sixième dans la mansarde à côté de la mienne loge une petite couturière qui travaille et chante du matin jusqu'au soir : celle-là du moins, me disais-je, ne songe pas à la Bourse. Hier, comme je venais de rentrer, j'ai entendu un timide toc-toc à ma porte.

— Qui est là ? ai-je demandé.

— C'est moi, voisin, m'a répondu une voix douce et fraîche, je venais vous demander....

— Du feu, sans doute, voici ma chandelle.

— Non pas du feu, j'en ai, mais ce qu'a fait le crédit mobilier.

La grisette elle-même ne croit plus à la caisse d'épargne : voilà où en est la société.

TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation (ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

LISTE DES PETITS-PARIS :

Paris-Boursier.
Paris-Comédien.
Paris-Journaliste.
Paris-Lorette.
Paris-Restaurant.
Paris-Grisette.
Paris-Étudiant.
Paris-Bohème.
Paris-Troupier.
Paris-Prêtre.
Paris-Portière.
Paris-Canaille.
Paris-Millionnaire.
Paris-Propriétaire.
Paris-Voleur.
Paris-Joueur.
Paris-Saltimbanque.
Paris-Solliciteur.
Paris-en-omnibus.
Paris-Farceur.
Paris-Fleuriste.
Paris-Dame de charité.
Paris-Médecin.
Paris-Croque-mort.
Paris-Tartufe.
Paris-Flâneur.
Paris-Débiteur.
Paris-Misère.
Paris-Toqué.
Paris-Petits-métiers.
Paris-Vaudevilliste.
Paris-Moutard.
Paris-Domestique.
Paris-Mariage.
Paris-Bas-bleu.
Paris-Prophétique.
Paris-Prolétaire.
Paris-.... un de plus.
Paris-Musicien.
Paris-Rapin.
Paris-Grande-Dame.
Paris-Fumeur.
Paris-Viveur.
Paris-Bric-à-Brac.
Paris-Canotier.
Paris-Surnuméraire.
Paris-Notaire.
Paris-Masqué.
Paris-Prisonnier.
Paris-Inconnu.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Chaque Petit-Paris formera un joli volume in-18 de 50 cent.

Les personnes de la Province qui enverront un mandat de *six francs* sur la poste à l'éditeur recevront *franco* à leur domicile les dix premiers volumes.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.